

-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-:-

Au bureau de la ligne Allan, dans Cockspur Street un employé présente les deux faces du dilemme d'une manière concise et frappante.

"Pour aller à Montréal, dit-il, vous avez le choix entre deux de nos services: celui de Liverpool et celui de Londres-Le Havre. Par Liverpool la traversée dure sept jours Sur la ligne du Havre on mange à la française, avec du vin aux repas. La traversée dure treize jours".

Pour un investigateur professionnel, le carnet à la main, à l'affût des généralisations faciles, c'était déjà là une occasion de contrastes à établir, entre la hâte essentielle des Anglo-Saxons et l'indolence de nos compatriotes qui se résignent fort bien à faire la traversée sur un vieux bateau et à y consacrer deux semaines, pourvu qu'ils puissent jusqu'à Montréal manger à la française et lamper le Médoc deux fois par jour. Mais après huit ans de Londres les contrastes anglo-français ont perdu leur relief, et les généralisations ne semblent plus aussi faciles ni aussi sûres. Je n'ai songé qu'à peser le pour et le contre - Treize jours en mer, c'est tentant. Mais Octobre s'avance déjà et il est bon de se ménager quelques semaines pour aviser, une fois là-bas, avant que ne descende l'hiver - cet hiver canadien qu'on s'imagine si redoutable de loin. Je suis donc parti par Liverpool, quatre jours plus tard.

..... Sept/jours de mer. Bonne mer, pas assez houleuse pour être gênante; assez pour n'être point insipide. Donc peu de malades, ou tout au moins peu de gens qui soient

franchement malades; un assez grand nombre, que l'appréhension bouleverse, conservent pendant toute cette semaine le teint curieusement verdâtre des inquiets, ou bien descendent gail- lardement dans la salle à manger, le matin, gais et farauds, taquinent un oeuf ou une assiette de gruau, et remontent sur le pont sans attendre la fin du repas: oh! sans précipitation; dig- nement; mais en détournant des victuilles leurs narines qui palpitent, et jetant à leurs voisins de table quelques prétexte ingénieux.

Passagers de toutes sortes: pas mal de Cana- diens qui ont passé l'été en Angleterre et rentrent; plusieurs jeunes Anglais qui font la traversée pour la première fois, envoyés par des maisons de commerce de leur pays; et quelques autres qui sont partis à l'aventure, et bien que ce soit la mauvaise saison. Entre ces derniers un lien subtil semble s'é- tablir. Ils se jaugent l'un l'autre à la dérobée, et songent: "Celui-là a-t-il plus de chances que moi de réussir? Combien d'argent a-t-il dans sa poche - c'est à dire combien de temps pourra-t-il attendre, s'il faut attendre, sans avoir faim? - Et l'on note les contours des épaules et l'expression de la figure; à moitié fraternellement, à moitié en rivaux: - S'il ne trouve pas le travail qu'il veut, cet employé à poitrine plate, sera-t-il de taille à faire le travail qu'il trouvera?

Car l'optimisme qui est en somme général parmi eux est des plus raisonnables. L'on n'en voit guère qui s'ima- ginent aller vers un Eldorado magnifique, d'où ils pourront revenir après très peu d'années pour vivre chez eux dans l'ai- sance. Ils espèrent ^{évidemment} réussir là mieux qu'en Angleterre, puisqu'i- sont partis; mais ils se rendent compte aussi qu'ils y trouve- ront une lutte plus ~~âpre~~, un climat beaucoup plus dur et surtout

cette atmosphère de cruauté simple d'un pays jeune qui est en marche et n'a guère le temps de s'arrêter pour plaindre et secourir ceux qui tombent en route, n'ayant pas réussi.

Aussi tel d'entre eux qui a pu s'équiper complètement, payer son passage en seconde classe et garder encore quelques livres en poche, a-t-il pourtant quelques minutes d'inquiétude de temps en temps. Installé sur le pont dans sa chaise longue, il regarde la longue boucle monotone de l'Atlantique, et songe.

...- Nous ne sommes guère que trois ou quatre sur ce bateau-ci qui soyons partis à l'aventure. C'est la mauvaise saison...- Et il essaie d'évaluer à peu près tous les "x" du problème;- le froid de l'hiver qui vient; le vrai grand froid qu'il ne connaît pas encore;- les conditions de vie et de travail dans ce pays nouveau- les chances qu'il a de trouver de suite ou presque de suite un emploi qui le fasse vivre.

Des phrases des opuscules officiels sur l'émigration lui remontent à la mémoire...- "Les ouvriers agricoles et les artisans sont ceux qui doivent aller au Canada, et les seuls qui aient une certitude de réussite... Les hommes exerçant des professions libérales, les employés, etc.. etc.. auraient tort d'émigrer..." Les artisans et les paysans, il y en a sur ce bateauX mais en troisième classe; ceux-là trouveront du travail sitôt débarqués et n'ont aucun sujet d'inquiétude. L'homme appartenant à une de ces diverses classes "qui auraient tort d'émigrer", est au contraire en proie à un malaise; il se lève et va rejoindre d'autres passagers qui n'en sont pas à leur premier voyage pour leur demander un encouragement indirect.

Négligemment, il interroge; "Avez-vous quel-

que chose en vue, vous, quand vous avez traversé pour la première fois ?-

L'un répond "Oui". Un autre dit: "Non".. mais c'était au printemps; en ce moment c'est la mauvaise saison, voyez-vous!"

La mauvaise saison.... Il n'est pas d'expression plus décourageante; et la silhouette du continent dont on approche, silhouette contemplée si souvent sur les cartes qu'elle se situalise automatiquement lorsqu'on y songe, prend un aspect menaçant et hostile. Tous les jeunes gens qui "auraient tort d'émigrer" et qui ont émigré pourtant, s'efforcent d'imaginer quelques unes des rigueurs qui les attendent; ils passent en revue tous les métiers divers qu'ils se croient capables d'exercer au besoin; et ils finissent par se dire qu'ils se "débrouilleront bien", et par s'envelopper douillettement de leur couverture de voyage, pour jouir pleinement de ce qu'ils ont d'assuré; une demi-semaine encore de confort, avec quatre copieux repas par jour, qui paraissent importants et précieux à l'approche de toute cette incertitude.

D'autres n'ont aucune espèce d'inquiétude; ce sont ceux qui ne vont pas au Canada pour réussir, mais simplement pour vivre leur vie "en long et en large" et voir quelque chose qu'ils n'ont pas encore vu. Ils ne s'inquiètent pas, parceque ce qui leur arrivera sera forcément quelque chose de neuf et par conséquent de bienvenu.

A cinq jours de Liverpool un brouillard épais descend sur la mer, et il commence à faire froid. Un des officiers du navire explique que nous sommes sous le vent du Labrec-

dor, et pour tous ceux des passagers qui en sont à leur première traversée rien que ce nom "Labrador" semble faire encore descendre la température de plusieurs degrés.

Nous passerons trop loin de Terre Neuve pour en voir la côte; et nous ne croiserons pas d'icebergs non plus, car en cette saison ils ont déjà passé, s'en allant majestueusement vers le Sud, tout au long des mois d'été, fondant un peu tous les jours: un pèlerinage qui est aussi une sorte de lent suicide....

La première terre aperçue est donc l'île d'Anticosti. En bon Français, j'ai toujours mis mon point d'honneur à ne connaître un peu la géographie que des pays par où j'ai passé. J'ignorais donc tout simplement l'existence de cette île, qui a pourtant plusieurs titres de gloire. Elle est à peu près de la taille de la Corse, d'abord; - et, au fait, d'où lui vient ce nom de consonnance italienne? mais, surtout, elle appartient à M. Henri Menier.

La dynastie des chocolatiers s'est montrée infiniment plus moderne et plus avisée que celle des sucriers dans ses acquisitions de territoire. M. Menier n'a pas eu à occuper Anticosti de vive force, il s'est contenté de l'acheter j'ignore à quel prix; mais vues les dimensions de ce lopin de terre le mètre carré a dû lui revenir à peu de chose. Il ne s'est pas réduit à acquérir l'île; il y vient assez régulièrement dans son yacht, pendant l'été. Anticosti reste naturellement partie du territoire canadien et ressortit donc indirectement ~~du~~ ^{au} trône britannique; mais les pouvoirs d'un propriétaire sont vastes et la légende dit que M. Menier a fait de son île une petite colonie franco-canadienne, d'où les gens de langue

anglaise sont poliment exclus. Il y a installé des exploitations de forêts, quelques autres industries et il vient là en caar, lorsqu'il lui plaît, vivre quelques semaines au milieu de son bon peuple et chasser l'ours et le caribou.

Seulement - l'éternelle leçon d'humilité - l'infiniment grand, financièrement et territorialement parlant, est en butte aux persécutions de l'infiniment petit. L'illustre chocolatier poursuit d'année en année une lutte sans succès et sans espoir contre les moustiques et les maringouins, qui sont le fléau des terrains boisés et humides pendant la saison chaude et moustiquaires, boîtes de gaze, lotions diverses destinées à inspirer aux moustiques le dégoût de la peau humaine, arrivent à peine à rendre supportable au maître d'Anticosti le séjour de ses terres.

Nous ne voyons, nous, de son île, qu'une interminable côte basse, brune, lointaine, que le brouillard montre et cache comme en un jeu; puis quand vers le soir le brouillard se lève on s'aperçoit que cette côte a disparu, et c'est de nouveau l'apparence de la pleine mer. Seulement la vue de cette première terre transatlantique, et le souvenir des cartes souvent consultées nous rend presque sensible la proximité des deux rives du Golfe du Saint-Laurent, rives toujours hors de vue, mais qui se resserrent sur nous d'heure en heure.

Le lendemain lorsque nous montons sur le pont pour respirer un peu, au sortir des cabines étouffantes, avant le déjeuner du matin, une de ces rives est devenue visible et en quelques heures nous en venons à la longer de tout près.

Elle est plate et nue au sortir de l'eau; mais bientôt des collines apparaissent à l'intérieur, dont la ligne se rapproche. L'atmosphère un peu embrumée leur prête une majes-

té factice, et des lambeaux de nuages qui traînent à mi-hauteur exagèrent complaisamment leur taille, qui n'est que médiocre. Mais il n'en faudrait pas tant pour river l'attention des passagers, qui sont maintenant tous sur le pont et regardent avec une sorte d'intérêt candide. La moindre tette prend un relief saisissant, après une semaine passée sur l'eau; mais ce qui marque cette terre-ci, à nos yeux, d'une grandeur éminente, c'est surtout qu'elle est la terre canadienne, l'avant-poste du continent vers lequel nous allons. Une côte d'une silhouette exactement semblable, vue quelque part en Europe, dans la Baltique ou la Mer Noire, n'aurait pas ce prestige; et je crois bien que cela serait également vrai d'une côte asiatique ou africaine.

L'Amérique reste essentiellement le pays où l'on va ^{tester} ~~porter~~ sa fortune, le pays pour lequel on a quitté son pays. Une contrée que l'on visite en passant, ou bien où l'on va habiter quelques années, au plus, n'a pas cet air solennel de terre promise, ni cet aspect d'énigme double des contrées où beaucoup d'hommes viennent vivre pour toujours, ou pour longtemps: l'énigme de ce que le continent cache derrière sa frange visible et l'énigme de la vie qu'il leur donnera. Même aujourd'hui, où la colonisation et le défrichement sont devenus des opérations prosaïques, industrielles, dépourvues de toute aventure, le premier aperçu de la côte américaine dans le lointain, éveille chez beaucoup de nous des âmes irrationnelles, anachroniques, d'aventuriers, et nous émeut curieusement. Mais, sans doute, faut-il pour ressentir cela voyager autrement qu'en touriste, avoir un peu d'incertitude dans sa vie, et se trouver au milieu de gens pour lesquels le passage du vieux continent au nouveau est un coup de dès d'une importance poignante, sur lequel ils sont presque toujours joués.

Une des prédictions orgueilleuses que l'on entend et que l'on lit le plus souvent sur le sol canadien est que le vingtième siècle sera "le siècle du Canada" comme le dix-neuvième siècle a été celui des Etats-Unis. C'est bien sans doute en voguant vers Québec ou Montréal que l'on retrouve le plus facilement, et avec le plus d'exactitude, l'état d'esprit des déracinés qui voyaient s'ouvrir devant eux la baie de New-York, il y a cent ans. Ceux qui, approchant de cette ville aujourd'hui, regardent grandir la statue de la Liberté et l'entassement des "gratte-ciel" ne peuvent que connaître des impressions différentes, parce que le premier aspect que l'Amérique leur offre est celui d'une cité entre les cités et non plus l'aspect primitif, saisissant, du pays vide qu'ils vont défricher et remplir.

Le navire qui remonte le Saint-Laurent, au contraire, se rapproche de la rive en arrivant à Rimouski, qui est la première escale depuis Liverpool et la seule avant Québec. Un petit vapeur construit en bois, dont la coque est extraordinairement massive et la proue d'une forme singulière - afin de pouvoir naviguer l'hiver sur le fleuve encombré de glaces flottantes - vient chercher en plein courant les rares passagers qui débarquent là. De la ville elle-même, cachée par une île et de peu d'importance d'ailleurs, nous ne voyons qu'un clocher et une masse indistincte de maisons aux toits rouges et bruns. Mais cette côte Sud reste pendant longtemps proche et visible, lorsque nous repartons. Une ligne de chemin de fer la suit à peu de distance du fleuve. La bande de terre que cette ligne et le fleuve bornent est semée de villoges, des agglomérations de maisons de bois aux tons neutres où les bruns dominent.

maisons toujours groupées autour d'un clocher pointu, mais qui semblent pourtant s'espacer volontairement, tenter de relier entre eux les villages pour faire bonne figure et combler un peu les vides du pays trop grand. Car derrière ce chapelet de villages de pêcheurs et d'agriculteurs c'est la péninsule du Nouveau Brunswick et du Maine, le territoire le plus avancé vers l'Est, le plus proche de l'Europe de toute l'Amérique civilisée, et où se trouvent pourtant encore des étendues de plusieurs milliers de kilomètres carrés dépourvues de lignes de chemins de fer, de routes et presque d'habitations et des forêts profondes où l'on ne pénètre que de loin en loin, à l'automne, pour chasser le loup et l'orignal.

Mais c'est le côté Nord qui donne, quand on s'en rapproche, la plus forte impression de pays à peine entamé encore vide et sauvage. Peut-être l'imagination y est-elle pour quelque chose, - le souvenir que de ce côté-là il n'y a plus de civilisation réelle, plus de ville qui mérite le nom de ville, plus rien que ça et là quelques groupes de maisons de bois peu-reusement assemblées, quelques postes perdus aux coudes des rivières, et, plus loin encore, rien que les tentes de peau des derniers Indiens, tendues dans les recoins les moins inclements de l'Ungava et du Labrador.

Pourtant la part de l'imagination n'est pas nécessairement grande, et sa tâche est facile. Par endroits cette côte Nord sort du fleuve d'un jet et s'élève ^{tout} de suite en collines arrondies, aux trois quarts couvertes de pins; la roche se montre parfois à travers la terre, mais il n'y a que peu de parois à pic ou d'escarpements: partout des lignes simples, sévères, assez amples pour que les pins de forêt qui les cou-

urent ne changent par leur profil; partout des bruns et des verts sombres, le brun de la terre nue, le brun des troncs serrés, le vert sombre de leur feuillage; et aussi, d'autres tons neutres de végétation qui a été sobre de couleurs et de lignes même au fort de l'été, et qui maintenant s'éteint ou s'assombrit encore.

De loin en loin, avec une sorte de surprise on voit des maisons. En voici une à mi-pente, une autre au bord de l'eau, cinq ou six rassemblées dans un repli du terrain, et il semble bien qu' autour de leurs murs s'étendent des espaces éclaircis qui doivent être des champs. Mais entre chaque maison ou chaque groupe de maisons il y a plusieurs milles de pente abrupte, un ballonnement profond ou un sommet arrondi, souvant un pan de forêt qu'il faudrait contourner; et l'on se prend à chercher des yeux, généralement en vain, les pistes rudimentaires qui doivent pourtant les unir entre elles, ou les unir à quelque chose, faciliter leur approche aux hommes d'ailleurs. Et soudain l'on croit voir le fleuve bordé d'une croute de glace, encombré de lourds blocs de glace serrés qui descendent le courant, les pentes couvertes de la neige profonde de l'hiver, et la présence de ces maisons isolées, l'existence des gens qui y vivent, deviennent, pour nous autres hommes des pays grouillants, des choses presque inexplicables et pathétiques.

Toute la journée notre navire remonte le fleuve, se rapprochant tantôt d'une berge et tantôt de l'autre pour suivre la ligne de l'eau profonde. Ce chenal, par où tout le trafic du Canada passe sept mois de l'année - les sept mois pendant lesquels le fleuve est praticable - est marqué avec un soin et une ~~précision~~ précision qui rappellent à chaque ins-

instant son importance. C'est un chapelet ininterrompu de feux et de bouées; pourtant quand le brouillard vient, dans l'après-midi, nous devons nous arrêter, jeter l'ancre, et rester là une heure, une longue heure d'humidité froide, d'opacité impalpable que l'appel lugubre de la sirène perce toutes les minutes.

Quand un coup de vent chasse le brouillard et nous permet de repartir, les rives restent longtemps indistinctes, noyées à leur tour dans cette buée; et bientôt après, la nuit descend.